

## Introduction au séminaire *le Sinthome*

Le Sinthome marque en quelque sorte, à trois ou quatre ans près, le cinquantième de la rencontre de Lacan avec Joyce. Dès l'âge de 17 ans, Lacan fréquentait, en effet, la librairie d'Adrienne Monnier<sup>1</sup>, 7 rue de l'Odéon, où, à l'âge de 20 ans, il avait assisté à la lecture de la première traduction d'*Ulysse* par Joyce lui-même. A partir de ce moment là, Joyce restera si je puis dire, à plus ou moins grande distance, dans le sillage de la pensée lacanienne jusqu'à cette fameuse conférence intitulé *Joyce le symptôme*, par laquelle, sur l'insistance de Jacques Aubert, Lacan fera l'ouverture du *Vème Symposium international James Joyce*, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, à Paris, le 16 juin 1975. Cette conférence marque, en outre et contre toute attente, l'annonce de son séminaire à venir qui s'intitulera non pas 4, 5, 6 comme il l'avait annoncé dans la dernière séance de RSI (13 mai 1975 – p. 165) mais *le Sinthome* (1). Cette conférence fait donc, en elle-même et logiquement figure d'introduction à ce séminaire et c'est donc de là que je me suis en quelque sorte orientée.

De cette Conférence, nous avons deux versions, (une version I parlée, dite, énoncée devant un large public international de spécialistes ou fervents admirateurs de Joyce et une version II ré-écrite par Lacan après-coup) conférences à propos desquelles règne parfois une certaine confusion, certains prétendant que l'une marquerait l'ouverture de ce symposium et l'autre la clôture. D'après Jacques Aubert auquel on peut totalement faire confiance, Lacan était, en fait, tellement mécontent de lui après avoir eu l'occasion d'écouter un enregistrement de sa conférence qu'il l'avait effectivement ré-écrite et confiée à J. Aubert pour une publication aux éditions du CNRS. Face à ces deux versions, chacun mesurera la distance qui les sépare. Comme Lacan le faisait remarquer dans sa conférence de Genève, *écrire n'est pas du tout la même chose, pas du tout pareil que de dire*, ces deux versions en sont une parfaite illustration d'autant plus que dans la version II (écrite) qui, à mon sens, devrait être lue – comme les textes de Joyce – à voix haute, Lacan va user, beaucoup plus qu'à l'ordinaire, de la phonétique, de l'émission du son dans le mot ce qui fera dire à certains, dont Jacques Aubert, qu'il s'agissait d'une ré-écriture joycienne par Lacan de ce qu'il avait dit au cours de sa conférence. Nous reviendrons très brièvement sur ce point un peu plus loin.

---

<sup>1</sup> - **Adrienne Monnier**, née le 26 avril 1892 et morte le 19 juin 1955, à Paris, est une libraire, éditrice de livres, organisatrice de soirées et rencontres littéraires, écrivain et poétesse française dont on dit qu'en tant que libraire, elle serait passée dans la légende. Le 15 novembre 1915<sup>1</sup>, Adrienne Monnier avait, en effet, ouvert une librairie : *La Maison des Amis des Livres*, au 7 rue de l'Odéon, à Paris (6<sup>e</sup> arrdt) qui fait également office de bibliothèque de prêt et où elle organise des séances de lecture publiques. C'est ainsi qu'elle reçut de nombreux écrivains dont Paul Fort, Paul Valéry, Pascal Pia, Jules Romains, James Joyce, Louis Aragon, Ezra Pound, Charles Vildrac, Georges Duhamel, Ernest Hemingway, Jacques Lacan, Francis Scott Fitzgerald, Léon-Paul Fargue, André Gide, Walter Benjamin, Nathalie Sarraute, Valéry Larbaud, André Breton, Jacques Prévert... ainsi que des musiciens, notamment Francis Poulenc et Erik Satie.

Dans sa conférence énoncée à la Sorbonne (version I, p.1), Lacan s'excuse d'ailleurs, très vite, de poursticher un moment le Joyce de *Finnegans Wake* pour finalement se rétracter un peu plus loin en disant que l'important, pour lui, n'est pas de pasticher *Finnegans Wake* – *on sera toujours en dessous de la tâche précise-t-il - c'est de dire en quoi je donne à Joyce, en formulant ce titre, "Joyce, le symptôme", rien de moins que son nom propre, celui où je crois qu'il se serait reconnu dans la dimension de la nomination. C'est tout du moins ce que Lacan suppose car il ajoute aussitôt : il se serait reconnu si j'avais pu lui parler encore...*

Dans la version II (écrite), il ne parle pas du tout de poursticher Joyce et, en plus, ce n'est pas du tout l'impression qu'il donne même si son écriture n'est de loin pas sans évoquer celle de Joyce. Il est possible qu'il se soit livré à un exercice de style auquel il est quand même assez rompu depuis longtemps et dont il est, à priori, très friand, exercice de style usant d'un jeu sur la lettre et non sur la syntaxe, jeu qui déconnecte du sens habituel que l'on prête aux mots écrits correctement, qui réveille c'est le moins qu'on puisse dire, dont la lecture à haute voix a quelque chose de jubilatoire et c'est vrai que dans cette version, il s'en donne vraiment à cœur joie comme si c'était, pour lui, une façon de forcer le trait pour nous réveiller certes mais aussi, du même coup pour nous rendre sensible à quelque chose ... en tous les cas sans doute au jeu de la lettre (2). En outre, ne peut-on pas dire que c'est aussi une façon de rendre hommage à Joyce, à ce qui fait l'art de Joyce, à savoir cette très grande liberté que ce dernier prend avec la langue, cette incroyable audace, flexibilité, dextérité qu'il a de jouer avec la lettre car tout son art, en fait, réside dans ce jeu de la lettre... un jeu de la lettre qui n'est, pour nous repérable ou perceptible que dans le lapsus car dans ce dernier, c'est effectivement de ce jeu dont il s'agit ... bref, Lacan ne cherche-t-il pas à souligner cet inégalable talent poétique dont Joyce fait continuellement preuve et dont lui, Lacan, ne manque d'ailleurs pas ?

J'ai évoqué la conférence de Paris, celle de Genève mais il y en a eu d'autres<sup>2</sup> dans l'avant et durant le début de ce séminaire sur le *Sinthome*, des conférences qui se

---

<sup>2</sup> - **Le 16 juin 1975** : Conférence *Joyce le symptôme* donnée dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne à Paris à l'ouverture du 5<sup>ème</sup> symposium International James Joyce.

Comme il existe deux versions de cette conférence, portant bien sûr le même titre, nous la référençons sous le la **version I** qui est une transcription faite d'après les notes d'Eric Laurent. La deuxième version, **version II**, est une version écrite par Lacan lui-même mais on en ignore la date. Ce qu'on sait c'est qu'elle fut publiée beaucoup plus tard, en 1979.

**Le 4 octobre 1975** : Conférence annoncée sous le titre *Le Symptôme*, fut prononcée au Centre F. de Saussure, dans le cadre d'un w- de travail organisée par la Société suisse de psychanalyse et sur l'invitation de Monsieur Olivier Flournoy.

**Les 24 et 25 novembre 1975**, Conférence (sans titre ..... mais 6 et 7 jours après sa première leçon du *Sinthome*) et entretiens avec les étudiants à l'université de Yale. In *Scilicet 6/7* aux Editions du Seuil 1976, pp. 7 à 41

**Le 1<sup>er</sup> décembre 1975**, Conférence : *Le Symptôme* à l'université de Columbia (8 jours avant la leçon II du *Sinthome*), In *Scilicet 6/7* aux Editions du Seuil 1976, pp. 42 à 52

recourent ou se complètent mais dont la lecture frappe de ce qu'il y soit question de *rencontres* et/ou de ce qu'il y ait lieu d'en rendre compte. Rencontres dans le sens où elles ne restent pas sans implications sur notre destin. *Ce sont*, nous dit Lacan, *les hasards qui nous poussent à droite et à gauche et dont nous faisons notre destin (...)* Nous sommes parlés et à cause de ça, nous faisons, des hasards qui nous poussent, quelque chose de tramé. Et, en effet, il y a trame, nous appelons ça notre destin. De sorte que ce n'est sûrement pas par hasard, quoiqu'il soit difficile, d'en retrouver le fil, que j'ai rencontré James Joyce à Paris...<sup>3</sup>. Dans *Joyce le symptôme*, version I (énoncée), Lacan évoque en effet sa rencontre avec Joyce sur laquelle nous reviendrons un peu plus loin car ailleurs il évoque sa rencontre (celle qui eut lieu 11 ans plus tard) avec Aimée, le cas d'érotomanie qui fut, comme chacun sait, son sujet de thèse de médecine<sup>4</sup> et dont il ne s'est sorti qu'en ayant recours à Freud et c'est là, dit-il, *la rencontre, ce qui m'a fait glisser dans ce que j'appellerai la pratique freudienne*<sup>5</sup>, dont tout son enseignement<sup>6</sup> viendra ensuite rendre compte sans qu'il y ait été obligé si ce n'est d'être pris, bien malgré lui, dans sa dette à Freud.

Si Lacan a cru bon de rappeler sa rencontre avec Aimée et donc Freud c'était certes pour se présenter auprès d'un public qui ne le connaissait peut-être pas forcément mais on ne peut néanmoins pas s'empêcher de penser (ce qui n'engage que moi) qu'il y avait plus que cela ... ne serait-ce que le fait qu'il soit entré dans la pratique freudienne par le biais d'Aimée, une psychose dont il a - selon ses propres dires -

---

**Le 2 décembre 1975**, Conférence (sans titre) et entretiens à l'Institut de Technologie du Massachusetts, In Scilicet 6/7 aux Editions du Seuil 1976, pp. 53 à 63

**Le 24 janvier 1976**, Conférence *De James Joyce comme symptôme*, au Centre Universitaire Méditerranéen de Nice, dans le cycle *Art et Littérature*, mais ne fut publiée dans *Le croquant* qu'en novembre 2000. Il s'agirait là d'une deuxième conférence faite à Nice car si on se réfère à ce que Lacan évoque dans RSI, dans la leçon du 10 février 1975, (pp.69-70, Ed. ALI 2002), il aurait effectivement fait une première Conférence à Nice, **fin 1974**, sous le titre annoncé, imposé : *Le phénomène Lacanien*, titre assez choquant pour lui mais qu'il a sans doute provoqué, dit-il, et qui l'a néanmoins instruit des effets de sens qu'a ce qu'il dit. De ce titre, il avouera l'avoir accepté tout en disant que c'était là une peau de banane qu'on lui avait glissé sous le pied ! De cette conférence, il semble difficile, à priori d'en retrouver la trace.

Pour en revenir à la 2<sup>ème</sup> Conférence faite le 24 janvier 1975, Lacan prenait la parole après Alain Decaux et avant Ionesco et Romain Gary. Cette fois il avait imposé son titre mais le public auquel il s'adressa sembla si peu réceptif à ce qu'il avançait qu'à la fin de sa conférence, il invita la salle à lui poser des questions sur un mode assez inhabituel : *Alors, je serais reconnaissant – si on veut bien me faire cette grâce – je serais reconnaissant à quiconque voudrait bien s'en faire le porteur de m'apporter quelque chose ... qui me donnerait le sentiment que je n'ai pas parlé dans le vide absolu.* (C'est moi qui souligne) ajoutant ... si on me donnait ... quelques questions ... plus elles seront naïves, plus ça me paraîtra encourageant (ce qui fit rire) et de souligner alors la satisfaction et le plaisir qu'il avait eu récemment d'intervenir auprès des américains, beaucoup plus disposés à se risquer dans un questionnement.

<sup>3</sup> - Conférence *Joyce le symptôme* (version I) faite à la Sorbonne le 16 juin 1975, p.2

<sup>4</sup> - Il en parle notamment dans sa conférence de Yale et dans la 2<sup>ème</sup> conférence de Nice

<sup>5</sup> - Conférence *De James Joyce, comme symptôme*, le 24 janvier 1976 à Nice

<sup>6</sup> - Dans sa conférence de Genève, c'est par l'enseignement qu'il a fait *alors qu'il n'en avait vraiment aucun besoin*, qu'il commence sa conférence et il explique ce qui l'a amené à le faire néanmoins.

énormément appris et que c'est avec tout ce que Joyce lui a enseigné qu'il nous a laissés, un Joyce qui a su, de façon remarquable et plutôt inattendue, par son œuvre, par son art-gueil, suppléer à la forclusion du Nom-du-Père.

De sa rencontre avec Joyce, Lacan avoue avoir lu beaucoup de livres sur Joyce mais que ce n'est que sous l'influence de Jacques Aubert qu'il s'était véritablement mis à lire Joyce lui-même ce qui lui a permis d'améliorer son anglais<sup>7</sup> bien qu'un auditeur de sa conférence sur *Joyce le symptôme*, ait écrit par la suite un article dans une revue française, un article où il avançait qu'après Joyce, la langue anglaise n'existait plus<sup>8</sup>. Ce qui est faux, avait alors relevé Lacan, puisque jusqu'à *Finnegans Wake*, Joyce respecta ce que Chomsky appelle la « structure grammaticale » ce qui ne l'a cependant pas empêché de bien malmener la langue anglaise. Mais sa rencontre avec Joyce ne se limite pas à cela et je crois qu'on peut dire, avant même d'étudier ce séminaire sur *le Sinthome*, que ce qui présida en quelque sorte à cette rencontre de Lacan avec Joyce, ce qui fit lien entre eux, c'est la lettre et nous en tiendrons pour témoignage cette fameuse homophonie *a letter, a litter* que Lacan a repris dès 1955 dans son séminaire sur *La lettre volée* (Ecrits de J. Lacan 1966 - p. 25), puis plus tard, le 12 mai 1971, dans un article intitulé *Lituraterre* au cours de son séminaire *d'Un discours qui ne serait pas du semblant* (Ed. interne à l'ALI 1994 - p.101). *Lituraterre*, mot forgé, inventé par Lacan sous la légitimité, nous dit-il de l'Ernout et Meillet, dictionnaire étymologique du latin dans lequel il est pourtant bien précisé que l'étymologie *lino, littera* et *liturarius* n'a rien à faire avec la lettre ce dont se moque complètement Lacan à partir du moment où, comme il le dit, *il se laisse aller à ce jeu de mots dont on fait à l'occasion le mot d'esprit... car, ici, dit-il, ce dictionnaire, d'être fondé du même départ que je prenais d'un premier mouvement, départ au sens de réparti, départ d'une équivoque dont Joyce glisse de a letter à a litter, d'une lettre, je traduis, à une ordure... , ajoutant qu'avec ce a letter, a litter, Joyce allait tout droit au mieux de ce que l'on peut attendre d'une fin d'analyse. Analyse dont Joyce ne voulait toutefois absolument pas entendre parler, bien qu'une de ses protectrices, une certaine Madame Mc Cormick lui ait proposé d'aller en analyse chez Jung et d'en assumer le financement<sup>9</sup>. Si Joyce a freudened, s'il a freudenedé, ce freudenedement c'était, nous dit Lacan, avec aversion<sup>10</sup>. En fait, comme Lacan le souligne<sup>11</sup>, Au jeu que nous évoquons, il n'en eut rien gagné. Dans sa conférence, version II (écrite fin*

---

<sup>7</sup> - Conférence de Yale

<sup>8</sup> - Il s'agit, en fait, de Philippe Sollers qui écrivit en effet dans la revue *Art Press* (n° 20 -sept-octobre 1975): *Pour la plupart, en ce moment, nous parlons anglais. Mais je vous demande simplement si vous avez conscience que, depuis que Finnegans Wake a été écrit, l'anglais n'existe plus.* On retrouve l'intégralité de son article « Joyce et Cie » dans son livre *Théorie des Exceptions*, Folio essais 2006, p.80

Lacan nous fait également part de cet article de Ph. Sollers dans la leçon du 18 novembre 1975, p. 16 (Ed. interne de l'ALI 2012). Il donne son nom alors qu'il s'en était abstenu auprès du public américain. Il est vrai que Ph.Sollers était présent dans la salle.

<sup>9</sup> - Philippe Sollers : *Théorie des exceptions*. Folio essais pp. 82-83

<sup>10</sup> - J.Lacan : Conférence *Joyce, le symptôme* (version I) le 16 juin 1975, p.2

<sup>11</sup> - J. Lacan : *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Ed. interne à l'ALI 1994, p.101

p.6), il évoque la jouissance de Joyce d'avoir écrit *Finnegans Wake*, *jouissance opaque d'exclure le sens*, précise-t-il, (...) *il n'y a d'éveil que par cette jouissance-là, soit dévalorisée de ce que l'analyse recourant au sens pour la résoudre, n'ait d'autre chance d'y parvenir qu'à se faire la dupe... du père comme je l'ai indiqué. L'extraordinaire est que Joyce y soit parvenu non pas sans Freud (quoiqu'il ne suffit pas qu'il l'ait lu) mais sans recours à l'expérience de l'analyse (qui l'eût leurré de quelque fin plate)*. Lacan précise même qu'étant lui-même passé maître de la langue, celle dite française, il est parvenu à cette jouissance là et peut donc en témoigner. Que Lacan soit donc en mesure d'avancer, en 1971, que par la façon dont Joyce procédait, ça le mettait au plus près de ce que l'on peut attendre d'une fin d'analyse, nous met quant à nous déjà, ici, au parfum de ce que sera l'enjeu de sa recherche<sup>12</sup>, dans le *Sinthome*.

Dans son séminaire *Encore*, dans la leçon du 9 janvier 1973, dans laquelle il évoque la fonction de l'écrit dans le discours psychanalytique et où il insiste sur la différence qui doit être maintenue entre le signifiant et la lettre (fonction de l'écrit qu'il poursuit dans la leçon suivante également du reste), Lacan encourage son auditoire à lire des auteurs, Joyce par exemple car, dit-il : *Vous verrez que le langage se perfectionne quand il sait jouer avec l'écriture. (...) Joyce qu'est-ce que c'est ? C'est le signifiant qui vient truffer le signifié. Joyce, c'est un long texte écrit, lisez Finnegans Wake, c'est un long texte écrit dont le sens provient du fait que les signifiants s'emboîtent, se composent (si vous voulez, pour faire image à ceux qui ici n'ont même pas l'idée de ce que c'est, se télescopent), que c'est avec ça que se produit quelque chose qui, comme signifié peut paraître énigmatique, mais qui est bien ce qu'il y a de plus proche de ce dont nous autres analystes, grâce au discours psychanalytique, nous savons le lire, qui est ce qu'il y a de plus proche du lapsus. Et c'est au titre de lapsus que ça signifie quelque chose, c'est-à-dire que ça peut se lire d'une infinité de façons différentes<sup>13</sup>*. Joyce, par son art, ne vient-il pas enfin illustrer ce que Lacan souligne - toujours dans *Encore* - à savoir que *la lettre est radicalement effet de discours<sup>14</sup>* ?

---

<sup>12</sup> - Recherche dont il témoigne dans la Préface à l'édition anglaise du séminaire XI que Lacan rédigea au cours de son séminaire sur le *Sinthome*, le 17 mai 1976, il écrit : *Je ne parlerai de Joyce où j'en suis cette année que pour dire qu'il est la conséquence la plus simple d'un refus combien mental d'une psychanalyse, d'où est résulté que dans son œuvre, il l'illustre. Mais je n'ai fait encore qu'effleurer ça, vu mon embarras quant à l'art où Freud se baignait non sans malheur...*

Recherche dont il témoigne aussi dans sa conférence de Yale et celle du 24-01-1976 à Nice, Conférence dans laquelle il évoque longuement sa rencontre avec Aimée ; où il établit une sorte de parallélisme entre Freud et Joyce (pratiquement contemporains) et où il évoque le fait que dans *Finnegans Wake*, Joyce a beaucoup joué de la sphère et de la croix et s'étonnant qu'il ne lui soit pas plus qu'à aucun autre venu l'idée que de la sphère et de la croix, il y a autre chose à faire que ce qui est fait coutumièrement... à savoir une sphère surmontée ou surmontant une croix ....(pp.7-8) Point qu'il reprendra dans son séminaire.

<sup>13</sup> - J. Lacan : *Encore*. Ed. interne à l'ALI, 2009, p. 80

<sup>14</sup> - J.Lacan : *Encore* – Ed. interne à l'ALI, 2009, p. 78

Cette invitation à lire *Finnegans Wake*, il la réitère, à deux reprises, dans sa Conférence, version I (version dite, p.3) en précisant : .. *sans chercher à comprendre. Ça se lit (...) parce qu'on sent présente la jouissance de celui qui a écrit ça.* Dans sa Conférence, version II (écrite, p.6) il dira : *La pointe de l'inintelligible y est désormais l'escabeau dont on se montre maître* pour parvenir - si je suis bien Lacan - à cette jouissance opaque d'exclure le sens. *Etre post-joycien, c'est le savoir.*

La conférence de Lacan *Joyce le symptôme*, version I (énoncée), vient aussi témoigner de ce que ce soit la lettre qui fait lien entre Joyce et Lacan. Non seulement, Lacan y reprend l'homophonie *a letter, a litter* en soulignant *qu'on n'avait jamais fait de la littérature comme ça* (fin p.3) mais, un peu plus loin, en reprenant cette phrase de Joyce : *Who ails tongue coddeau a space of dumbillsilly ?* - dont Lacan n'est pas sûr qu'en la lisant, il en aurait perçu la traduction, à savoir : *Où est ton cadeau espèce d'imbécile ?* - en reprenant cette phrase, ce qu'il tient à souligner c'est que *cette homophonie translinguistique ne se supporte que d'une lettre conforme à l'orthographe de la langue anglaise.* Plus loin encore il ajoute : *il y a je ne sais quoi d'ambigu dans cet usage phonétique que j'écrirai aussi bien faune. Le faunesque de la chose repose tout entier sur la lettre, à savoir quelque chose qui n'est pas essentiel à la langue, qui est quelque chose de tressé par les accidents de l'histoire. Que quelqu'un en fasse un usage prodigieux, interroge en soi sur ce qu'il en est du langage* (p.4).

Rencontre donc avec Joyce mais aussi, plus tard, en 1975, avec Jacques Aubert. Lors d'une table ronde sur Joyce, J.Aubert fut d'ailleurs interpellé par Catherine Millot qui était très intriguée par la façon dont il avait bien pu s'y prendre pour que Lacan *ait été happé, comme ça, par Joyce*<sup>15</sup>. Cette question et le fait qu'elle ait été très proche de Lacan à cette époque là, laisserait à penser que ce n'était pas gagné d'avance ? J. Aubert n'a pas véritablement la réponse à cette question mais il pense que quelque chose s'est joué entre lui et Lacan quand, en allant le trouver, en 1975, pour lui demander de faire la conférence d'ouverture du Symposium, il lui a dit : *il y a une possibilité de parler d'un Joyce dont je sais, dont je crois savoir, dont je comprends que vous avez des choses à dire sur lui, il y a une possibilité de les dire. Plus précisément, de casser un certain nombre de choses* ». J.Aubert avait, en effet, l'impression qu'il y avait une saturation de l'érudition, de la recherche universitaire et il aspirait à rompre avec ça de façon à ce qu'on puisse finalement parler de Joyce autrement. A cet égard, il s'en remettait donc à Lacan et il n'en a pas été déçu. Pour Jacques Aubert, sa rencontre avec Lacan fut aussi de l'ordre d'une vraie rencontre. Ce qui faisait, par ailleurs, lien entre Lacan et J. Aubert, c'était le supposé savoir qu'ils prêtaient, tous deux, à Joyce sur son écriture énigmatique.

---

<sup>15</sup> - *James Joyce et la psychanalyse* – Table ronde autour de J. Aubert p.211-212- Erès / Savoirs et clinique pp. 201 à 214 Distribution électronique Cairn info pour érès.

## Notes :

**(1)-** Sinthome : Outre le fait que ce soit l'écriture ancienne de symptôme, ce qui a présidé (à mon avis et ça n'engage que moi) à ce que Lacan s'arrête sur ce signifiant c'est que *Joyce le symptôme, fait homophonie avec la sainteté dont quelques personnes, dit-il (Version I), ici, peut-être se souviennent que je l'ai télévisonnée* (Télévision pp. 28-29)

Point qu'il reprend dans la version II (p.3) et c'est là-dessus qu'il ouvre la première leçon de son séminaire sur *le Sinthome* où, là, il précise qu'il *s'agit d'une injection du grec dans le français (sa lalangue à lui, Lacan) de cette langue dont Joyce avait, dans le premier chapitre d'Ulysse, injecté on se sait pas à quoi ....*

**(2) -** Après avoir souligné que ce n'est pas la même chose de dire Joyce le symptôme ou bien Joyce le symbole (titre sous lequel sa conférence avait été annoncée par erreur), Lacan précise bien (version I, version parlée, p.3) qu'il s'agit de Joyce le symptôme en ajoutant : *c'est que symptôme abolit le symbole et, plus loin : c'est Joyce en tant que désabonné à l'inconscient*. Là-dessus, il enchaine en disant : *Lisez Finnegans Wake. Vous vous apercevrez que c'est quelque chose qui joue, pas à chaque ligne, mais à chaque mot, sur le pun, un pun très particulier. Lisez-le, il n'y a pas un seul mot qui ne soit fait comme les premiers dont j'ai essayé de vous donner le ton avec « pourspère », fait de trois ou quatre mots qui se trouvent, par leur usage, faire étincelle, paillette. C'est sans doute fascinant, quoiqu'à la vérité, le sens que nous lui donnons d'habitude, y perd*. De « *ce quelque chose qui joue, à chaque mot* », on pourrait se demander si Lacan fait référence à l'abolition du symbole, au fait que Joyce soit désabonné de l'inconscient ou au jeu de la lettre ? Je pencherai, en effet, pour le jeu de la lettre et ce d'autant plus que Jean-Pierre Gasnier nous avait envoyé, début septembre, une petite note dans laquelle il nous disait avoir recherché la traduction de *pun* qui signifie *jeu de mots* ou *calembour* tout en s'interrogeant si, en poussant plus loin, on ne pouvait pas ajouter *mot d'esprit ....* ce à quoi j'ajouterai peut-être *mot d'esprit hors sens* ? J-P.G. avait, par ailleurs, découvert que *pun* était aussi un mot d'ancien français, dérivé du mot *pomum*, désignant une pomme et le renvoyant du coup à ce que dit Lacan de Joyce qu'il est embarrassé comme un poisson devant une pomme.